

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 FÉVRIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique prissienne, par R. Brunet.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Cœur de jemme, par I. Kaiser.—Réminiscences, par P. Huot.—Poésie : La prière du mousse, par A. Lozeau.—Le rigodon du diable, par L. de Montigny.—Aumône récompensée.—Les flottes comparées des grandes puissances, par H. Blinder.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Jeux et amusements.—Devinette.—L'art culinaire.—Jeux.—Billard.—Feuilletons : Rosalba les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portraits : M. A. Kleckowski, consul de France à Montréal ; M. Nisard, ambassadeur près le Saint-Siège ; M. Constans, ambassadeur à Constantinople.—Beaux-Arts : Aie confiance ; Peux-tu parler ?—Après le naufrage.—Les flottes comparées des grandes puissances.—Gravure du feuilleton.—Coup de billard.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 12 janvier 1899

Le poète, Jean Sévère, vient de publier un livre nouveau : *La Poésie Humaine*.

C'est un exposé philosophique de la poésie. Il parle du poète en ces termes :

Si, dit-il, les poètes sont nombreux, bien peu ont la force de renoncer à leur rêve, bien peu ont le pouvoir ou la volonté de donner une forme précise, brutale dirions-nous, à la vision indivise mais splendide qui hante leur cerveau...

Le penseur hardi et superbe, qu'est Jean Sévère, apporte toute l'autorité de son talent à cette vérité que "La poésie n'est point dans un rythme bizarre et savamment cadencé, elle n'est point dans des mots nouveaux, dans des rimes rares et riches ; elle est, avant tout, dans la pensée, dans la pensée qui élève et qui empoigne, dans la pensée qui émeut, dans la pensée qui arrache les larmes ou qui excite la passion dans le cœur de l'homme..."

Combien jolis des vers artistement illustrés :

Elle était pure, douce et belle
Ainsi qu'une étoile des cieux ;
Et Lui s'était assis près d'Elle
Et songeait, les yeux dans les yeux.

Il songeait qu'il est sur la terre
De splendides illusions
Mais qu'en un instant, leur mystère
S'écroule au vent des passions :

Il songeait qu'il est de beaux rêves
Promis à l'âme des humains
Mais qu'ils fuient toujours vers les grèves
Et se perdent par les chemins.

Ici, Jean Sévère parle du Rêve splendide qui fleurit dans la pensée du poète.

Il dit :

Son imagination l'emportait plus loin que tous les horizons qu'embrassaient ses regards, il entrevoyait les villes lointaines, les tumultueuses capitales, Paris, Londres et leurs millions d'âmes. En un songe rapide, il évoquait toutes les civilisations disparues, toutes les révélations passées, toutes les aspirations, toutes les rumeurs du temps présent.

Et deux voix dissemblables, les deux voix du poète, venaient à la fois frapper son oreille, l'une majestueuse et puissante montait des monts et des plaines, l'autre faible et craintive s'élevait des cités et des empires.

L'une disait : Nature ! et l'autre : Humanité !

C'est à regret qu'il quitta les hautes cimes. Mais le soleil allait disparaître, la descente devait être longue. Il salua l'immensité, les neiges éternelles et les sommets d'azur. Et, se sentant pour longtemps à l'abri de la jalousie et de la haine des hommes, il redescendit vers la vallée.

Avec quel esprit, le poète interroge la lune :

O Lune,
Astre blafard dont la clarté
Vient dissiper l'obscurité
De la nuit brune.

Dis-nous :
Ceux qui vont rampant sur ta sphère
Sont-ils plus sage ou plus fous
Que sur la terre ?

Ecoutez-le parler du vent d'hiver, de ce vent, qui au Canada, accourt des montagnes avec un bruit d'enfer, qui claque dans les vitres avec de sinistres clameurs :

Entendez-vous le vent qui passe
Et tourbillonne dans l'espace ?

Il emporte d'affreux soupirs,
De sourdes plaintes de martyrs,
Il emporte au fond des ténèbres
Des échos lointains et funèbres.

On dirait que l'horrible vent
A quelque chose de vivant
Et que sa grosse voix est pleine
De toute souffrance humaine !

Plus loin, le magnifique libertaire qu'il est s'écrie :

Nous ne voulons pas savoir ce qu'est la victoire, ce que signifie la gloire ; qu'il nous suffise de dire qu'en notre temps de science et de lumière, la guerre nous apparaît de plus en plus révoltante et contre nature, que nous prévoyons une époque prochaine où les frontières effacées, la guerre morte, l'homme dégagé des préjugés, pourra s'écrier avec Lamartine : Je suis concitoyen de tout homme qui pense ; la Liberté, c'est mon pays !

Certes ! le rêve de Lamartine, la vision de Jean Sévère, c'est bien beau ! mais ce n'est peut-être pas très prochain, par ce temps d'armements, par cette température de poudre et de guerre qui souffle en Angleterre, en Allemagne et même en France !

Qu'importe ! le socialisme, dans ce qu'il a de bon, fait faire des pas de géant à la sublime fraternité.

Cependant, les poètes sont souvent des prophètes, et qui peut dire si le siècle prochain n'accourra pas vers les âges futurs, rayonnant de cette sublime Fraternité, rêve de Jean Sévère ?

Le Progrès marche si vite vers l'Avenir, que le jour n'est peut-être pas si éloigné qu'on le pense où les peuples aboliront des frontières désormais inutiles, entre les hommes devenus meilleurs.

C'est donc avec un très grand enthousiasme que nous saluons l'œuvre de Jean Sévère.

* *

Du Journal, de Paris :

Une revue viennoise a eu l'idée de rechercher la manière dont les empereurs et les rois se tenaient au théâtre.

François-Joseph y passe tout son temps. Lorsque la pièce n'a pas de succès et que le public témoigne de son mécontentement, François-Joseph se lève et, debout dans sa loge, il applaudit à tout rompre.

Le prince de Galles est bon garçon. Il rit, quand la pièce le fait rire. Il bâille, quand la pièce est ennuyeuse.

Le tsar ne laisse rien paraître. Il se conforme à l'étiquette.

Guillaume II est auteur, critique, metteur en scène. Il se mêle à tout, discute sur tout et non sans goût.

Le roi Alexandre de Serbie ne regarde que les actrices. La pièce, il s'en fiche. Ça lui est bien égal.

La reine Victoria s'intéresse réellement au spectacle pendant le premier acte. Dès le second, elle s'endort. Au troisième, elle ronfle.

Le roi de Belgique ne va au théâtre que lorsqu'il y a ballet. Et encore, il ne faut pas que les danseuses soient belges.

* *

Toujours, à Paris, l'usage voulait qu'aux grands mariages, les mariés portassent l'habit de cérémonies. Et chacun s'y conformait.

C'est d'ailleurs, si j'ose, de voir le marié être en costume de grand gala ! Il est plus charmant ainsi, n'est-ce pas, mesdames ?

Mais, horreur ! Voilà que cet usage a subi un accroc. M. Le Borgny, sociétaire de la Comédie-Française, a voulu introduire une innovation. Et il s'est marié... en redingote grise !—Oui, ma chère, en redingote grise !—Toutes les belles "madames" en causent encore.

M. Le Borgny est certainement un grand acteur. Mais pourquoi a-t-il voulu s'afficher citoyen de Cabotville ?

Nous aimons l'artiste qui nous charme sur la scène, et c'est à regret que nous l'avons vu descendre au cabotinage ordinaire.

Et c'est avec raison que M. Alexandre Hepp s'est écrié : " En vérité, en vérité, je vous le dis : ils sont tous cabotins, ces gens-là ! "

* *

Du Figaro, de Paris :

Les deux médecins coupables de la regrettable négligence dont nous avons parlé hier, sont les docteurs T... et A...

Le premier, ancien élève du Dr Péan, habite dans un modeste hôtel de la rive gauche ; le second exerce au centre d'un quartier populaire.

Tous deux reconnaissent que leur opération a été malheureuse, mais affirment que le corps étranger, extrait de l'abdomen de la malade, ne présentait aucun danger, parce qu'il était aseptique...

Les deux docteurs seront entendus de nouveau aujourd'hui en présence de leurs avocats.

L'histoire dont il s'agit se résume en ceci : Une femme se fait opérer par deux médecins qui lui oublient un instrument dans le corps. Un an se passe, et elle souffre toujours. Alors elle s'adresse à un autre chirurgien qui s'aperçoit de la négligence de ses confrères, et qui retire l'instrument oublié.

Il est vraiment regrettable de voir le peu de cas que certains médecins font de la vie de leurs clients. A cela j'ajouterai un autre exemple :

Il y a environ un an, un docteur canadien me racontait avoir été appelé au chevet d'un malade, que son médecin tuait avec des remèdes violents, des poisons mêmes, et par une ignorance certaine.

—Je m'aperçus du fait, me dit-il, et je me retirai, ne voulant pas être complice.

—Mais, répliquai-je, pourquoi l'avez-vous laissé mourir ainsi ?

—Ah ! comme vous y allez, et le secret professionnel, et la délicatesse que nous devons avoir entre confrères, qu'en faites-vous ?

Ainsi, pour beaucoup de médecins, et c'est malheureux, la confraternité prime l'humanité.

Ne trouvez-vous pas, cher lecteur, que ces médecins-là, par inconscience, deviennent d'affreux criminels ?

La délicatesse exigée entre médecins ne devrait pas aller jusqu'à ce qu'ils permettent qu'on assassine devant eux !

La science étant la sœur de l'humanité, elles se doivent une aide mutuelle et continuelle.

Un médecin sera certainement plus grand d'avoir